

Note d'intentions

Genèse

A la mort de mon grand-père paternel le 29 décembre 2002, à plus de 93 ans, celui que j'appelle Bon Papa, m'est pour ainsi dire inconnu.

A son enterrement, à Besançon, je découvre une foule venue rendre un dernier hommage à Henri Férault : je me sens comme une étrangère.

Si nous nous sommes vus dix fois tout au plus, nous nous sommes écrits assidûment dans mon enfance. J'ai gardé précieusement ses lettres et les sermons religieux qui accompagnaient toujours sa correspondance. A sa mort, j'ai appris que de son côté il n'avait conservé aucun courrier.

Mon grand-père était royaliste, fervent catholique, d'une extrême droite traditionaliste marquée par l'Action Française de Charles Maurras, membre des camelots du roi (jeunesse active, sorte de service d'ordre de l'Action française), tout comme l'avait été son père.

J'ai su très tôt les appartenances politiques de mon grand-père, cela me semblait fantaisiste et désuet. Puis j'ai compris que les royalistes d'Action Française combattaient les « ennemis de l'intérieur », c'est-à-dire « les métèques, les juifs, les francs-maçons et les communistes ».

Enfin j'ai appris qu'il avait fermement soutenu le Maréchal Pétain et qu'il était allé en prison à la Libération.

Son passé n'est pas totalement occulté, mais il est mort avec ses secrets.

Le silence a marqué ma famille comme la plupart des foyers français ; c'est un mélange d'évitement et de honte.

Les non-dits engendrent les fantasmes, « les fantômes » du passé me pesaient.

J'ai cherché et j'ai trouvé : Henri Férault avait été ce qu'on pourrait appeler un « collaborateur moyen », si tant est qu'il existe un « collaborateur moyen ».

Il se reconnaît dans la politique de Révolution Nationale que propose le Maréchal Pétain, suite à la défaite. C'est la « divine surprise » dont parle Charles Maurras, l'avènement d'un pouvoir fort, aux valeurs de Travail, Famille, Patrie, de retour à

l'Ordre moral. Il s'investit dans les mouvements actifs pétainistes, c'est un homme du maréchal, un « chevalier des temps nouveaux », c'est-à-dire un membre du SOL (Service d'Ordre Légionnaire, organisation créée en 1942, qui deviendra la Milice en janvier 1943). Plus qu'un simple membre il est chef adjoint de son département du Jura, il part ainsi faire un stage à Vichy tandis que Joseph Darnand (secrétaire général du SOL, futur chef de la Milice) l'appelle auprès de lui.

Au courant de l'année 1943, lorsque le SOL se fond en Milice, que J.Darnand prête serment à Hitler, que la Milice s'enfonce dans les exactions (tortures, meurtres, collaboration directe avec l'occupant), mon grand-père n'entre pas en collaboration avec « l'ennemi » et rejoint la Légion de Combattants où il devient chef adjoint à la Propagande. C'est en ça que je le qualifie de « collaborateur moyen », il n'a pas de sang sur les mains, il n'a pas non plus suivi le mouvement de la radicalisation de la collaboration à l'Allemagne nazie. En revanche, et toute l'ambiguïté et la nuance sont là, il soutient Vichy et son idéologie jusqu'au bout, qui comprend au-delà d'un programme d'ordre, les lois anti-juives (et les rafles de 1942), anti-communistes et la livraison aux allemands des réfugiés allemands anti-nazis en 1940. Ces positions s'inscrivent dans la ligne directe de tradition française de la droite extrême, qu'on appellerait aujourd'hui réactionnaire et intégriste, en tout état de cause antidémocratique et antirépublicaine.

Le 16 décembre 1944, il est condamné à huit mois de prison et à l'indignité nationale (loi créée en 1944 pour juger des crimes politiques commis sous l'Occupation) « pour avoir sciemment en temps de guerre commis des actes de nature à nuire à la Défense Nationale ».

Je m'interroge aujourd'hui sur la responsabilité de mon grand-père comme simple rouage de la politique de Vichy. Celle là même qui s'engage fin 1943, début 1944 dans une collaboration pronazie, celle des « collaborationnistes » de Paris (Jacques Doriot, Marcel Déat).

Je voudrais en tout état de cause appréhender cette question sans être assailli par la culpabilité de déterrer ce qu'on a « préféré » oublier : pouvoir affronter mon histoire familiale, l'Histoire.

C'est peut-être ma génération qui peut effectuer ce trajet.

Mon père s'est éloigné progressivement des idées de son père, lui qui fut, parmi les quatre, l'enfant chéri.

En 1959 à 17 ans, en pleine guerre, il part faire son service militaire dans la marine en Algérie, incité par son père, qui aurait rêvé d'être marin. Il rencontre des communistes, « sa conscience » s'éveille peu à peu.

A son retour il travaille dans un hôtel tenu par un ancien camelot du roi, (connaissance de son père), puis au journal de L'AF (Aspect de la France, l'Action Française ayant été interdit en 1945) où il rencontre Xavier Vallat (ancien commissaire à la question juive jusqu'en mai 1942, celui qui prépara la rafle du Vel d'Hiv). Dans le même mouvement il commence à fréquenter des militants anticolonialistes, découvre le théâtre, la psychanalyse. 1968 lui ouvre des horizons, la distance avec les idées de son père se radicalise. Il commence des études de psychologie à Vincennes.

En 1972, il rencontre ma mère, jeune psychiatre, juive d'origine polonaise, lituanienne.

Ils deviennent psychanalystes, ce qui représente la quintessence même des « intellectuels » que mon grand-père abhorre.

Si mon père prend un chemin qui est en rupture avec le modèle paternel, qui semble même inconciliable, jamais ils ne se fâcheront ou cesseront de se voir. Mon grand-père accueille sa belle fille, ne vient pas au mariage, prend des nouvelles de M et Mme Lewi (mes grands parents maternels), ne nous voit jamais (ses petites-filles) mais répond chaleureusement à mes lettres, tandis qu'il refuse que je vienne le voir avec mon père lorsque j'ai 21 ans en 1997.

J'ai grandi dans les récits de l'histoire de mes grands-parents maternels. Ma grand-mère est une survivante du camp de Bergen Belsen, mon grand-père passe de camps de travail en camps de travail en France, leurs familles sont décimées. Nous sommes retournés en Pologne, et mes origines juives m'ont été transmises par mes grands-parents à travers la tragédie de la Shoah.

Mes grands-parents maternels ont toujours ignoré le passé de Bon papa et ses idées politiques : tacitement mes parents se sont tus.

Ce silence marque implicitement mon grand-père d'une « tache », d'une faute indicible. C'est justement cette « chose » restée floue qui m'interroge dès l'enfance.

La dualité des origines a rendu plus opaque encore le silence qui a entouré Bon papa. Mon père ne connaît presque rien du passé de Bon papa, peut-être ne voulait-il pas ou ne pouvait-il pas savoir ?

Ma mère, dans une position difficile, « hait » tout ce que représente mon grand-père, mais elle garde le silence. Ce n'est qu'aujourd'hui, dans la suite du projet que j'entreprends qu'elle parle ouvertement du sentiment de fausseté qui la saisissait à chaque embrassement de mon grand-père, lui qu'elle savait antisémite, ou tout au moins xénophobe.

Il y a de l'ambivalence, du frisson, du trouble dans le regard que je porte, que nous portons, sur l'engagement de mon grand-père. Mais dans ce trouble, affleure et a toujours affleuré chez mon père une affection et un amour certain auquel j'ai moi-même cherché à participer. C'est ainsi que j'ai initié une correspondance avec mon grand-père qui dure 4 années dans mon enfance, que j'ai insisté pour qu'il vienne nous voir ; après notre voyage en Pologne j'ai abandonné, pour réitérer à l'âge de vingt ans et essuyer un refus qui me laissait devant un mur de silence.

J'ai été d'autant plus intriguée par la découverte, peu de temps après la mort de mon grand-père, d'une unique épitaphe sur sa tombe: « Au grand-père que je n'ai jamais eu ». J'aurais tellement pu écrire ces mots ; je découvrais la force de la relation que mon grand-père avait nouée avec un jeune prisonnier qu'il avait rencontré lorsqu'il était visiteur de prison.

Ma quête s'inscrit dans ce creux, ce vide, dans cette transmission difficile.

Les Enjeux

Quête personnelle et Histoire collective

Cette recherche intime se trouve directement mêlée à l'Histoire. Mon interrogation fondamentale se situe vis-à-vis du passé de mon grand-père, de la transmission qui m'en est faite par mes parents en regard avec le poids de l'histoire collective. Le trajet individuel de mon grand-père s'inscrit dans un contexte historique fort qui permet lui-même de comprendre le tabou familial à travers deux familles que les destins opposent.

Si ma double origine a peut-être avivée la prégnance de mon questionnement, comme si l'histoire m'était immanente, nombre de familles sont confrontées au même

processus de silence, de honte larvée. Depuis que j'ai commencé mes recherches je suis frappée par l'ignorance de ma génération et de celle de mes parents quant à la situation de leur famille pendant l'Occupation, en ce qui concerne les événements politiques et l'idéologie. Seuls ceux dont un membre fut résistant sont plus tranquilles et au fait avec ce passé, mais ils sont peu nombreux. Lorsque les familles savent plus ou moins qu'il y a une histoire de « collaboration » (ce mot est rarement employé par eux-mêmes) une émotion vive les saisit à l'évoquer, mais ils sont souvent dans le flou.

Dans mes recherches historiques, je suis obligée de faire le même constat ; l'Histoire de la Résistance occupe les trois quarts des recherches ; l'Etat de Vichy, les « grands » collaborateurs sont étudiés, mais l'entre deux est lacunaire, l'adhésion totale comme mon grand-père à Vichy, mais le refus de la collaboration avec l'Allemagne ne trouve pas place dans les livres, surtout au niveau régional ; il est vrai que ces nuances sont difficiles à saisir pour nous aujourd'hui ; on est tenté par des analyses plus manichéennes, plus simple à accepter : deux groupes, les résistants, les collabos ; au milieu la masse qui attend, passant de Pétain à de Gaulle.

Dans le Jura où était mon grand-père, aucune histoire de la collaboration n'existe, les archives sont très lacunaires et difficilement accessibles malgré l'ouverture toute récente des archives, soixante ans après.

L'enjeu principal va donc être de tisser, de trouver l'articulation entre l'intime et l'Histoire, deux matières singulières ; sachant que l'une nourrit l'autre et rend le film complexe et riche. A travers le destin de mon grand-père, en somme un simple rouage de l'Etat de Vichy, se dégage le portrait d'une certaine France.

Les silences de ma famille reflètent ceux d'autres familles, et de la société française en général.

La narration reposera sur ma recherche personnelle et intime. Le film en suivra le cheminement. Mais mon questionnement est là aussi pour traduire l'expression des interrogations d'une génération.

Parole et silence

Affronter l'histoire familiale paternelle, c'est faire advenir la parole là où le silence ou plutôt l'évitement prévalaient.

Faire vivre au spectateur cette expérience de la difficulté et du malaise à aborder un passé plus ou moins « honteux », sans qu'on en connaisse vraiment les tenants et

aboutissants, d'autant plus vifs qu'il renvoie toujours le reflet de la tragédie de la famille maternelle.

Le film est un moyen de provoquer la parole, de lui créer un espace tangible ; en quelque sorte de l'incarner.

C'est aussi percer le mystère de l'histoire de mon grand-père, qu'il n'a pas voulu évoquer de son vivant.

Ce mur de silence que j'ai rencontré enfant quand je lui posais des questions, je l'ai retrouvé auprès d'anciens membres du Service d'Ordre Légionnaire que j'ai voulu interroger et qui s'y sont refusés malgré tous mes efforts, et ma place « privilégiée » de petite fille d'un de leur ancien camarade.

Ce poids du silence, cette face de leur histoire qu'ils disent vouloir oublier traduisent la honte, le sentiment de ne pas être compris et la violence toujours vive de cette époque. J'ai souvent entendu au cours de mes repérages ce type de discours : « pourquoi remuer le passé, c'est une histoire explosive qu'il vaut mieux ne pas réveiller, pourquoi ternir une image, faire du mal à vous et aux autres ».

La région enclavée, rurale encore, où tout le monde se connaît n'aide pas la parole à se libérer. Le seul qui ait accepté de me recevoir s'est « exilé » en Lozère.

Je demanderai à certains protagonistes de me parler de ce phénomène mais il faudra aussi rendre cette atmosphère de méfiance, faire sentir la chape de plomb. Filmer la porte qui se referme, celui qui refuse de parler, la petite ville repliée sur elle-même et enclavée.

A un niveau plus officiel les traces, dans le Jura, ont été en partie détruites par le préfet qui se retire en 1944 au moment où le vent tourne ; le commissaire du Comité Départemental de Libération meurt sans livrer d'archives, alors qu'historiens et résistants supputent qu'il en possédait.

Faire état de cette loi du silence, c'est rendre une mémoire lacunaire, proche d'être niée.

Une coexistence possible

Je lèverai le voile du passé de mon grand-père à travers une enquête dont le nœud se situe autour du procès dont il est l'objet à l'Épuration. Cet épisode qu'aucun de ses enfants ne connaît sera dévoilé progressivement au cours du film. C'est une manière de poser les faits, de les regarder, les énoncer. Il n'est pas question de juger, mais de

se donner les éléments pour comprendre et pour sortir du fantasme qui sourdement évoquait le pire. Enoncer l'engagement réel de mon grand-père, tenter de le circonscrire, de tracer les limites de la collaboration, de l'engagement idéologique, du basculement dans la Milice criminelle. Ce que je sais maintenant, ce que vous savez grâce au préambule (aucune personne de ma famille ne le sait) sera dévoilé au spectateur progressivement de manière à ce qu'il connaisse la même expérience du vague, et d'un silence qui n'en est pas tout à fait un, mais suffisant pour jeter le trouble.

Dénouer les nœuds familiaux et certaines impasses de l'histoire.

C'est pour moi ni réhabiliter, ni accuser, mais permettre à l'ambivalence d'exister. La coexistence de l'indigne et de l'amour. Ces sentiments que je prête à mon père vis-à-vis de son père et qui m'habitent depuis l'enfance, dans son sillage il me semble.

Cela s'apparente à une courte histoire qui m'a marquée :

Un petit garçon juif se trouve à la fenêtre de l'appartement familial à côté de sa nourrice qu'il aime particulièrement. La voisine, en face, est aussi à sa fenêtre. La nourrice n'aime pas la voisine, et ne peut s'empêcher de dire « Ah cette sale youpine ». L'enfant ne dit rien, et ne raconte pas cette scène parce qu'il aime sa nourrice.

Je me reconnais dans cette honte secrète associée à l'identité juive.

C'est cette coexistence là qui m'intéresse que je vais juxtaposer et laisser exister pour traduire toute la complexité et le trouble de la situation.

C'est celle que beaucoup connaissent dans leur famille à propos de la seconde guerre mondiale.

Il n'y aura pas à réconcilier l'inconciliable ; en connaissance de cause, après avoir clarifié ce qui faisait mystère, des choix seront possibles, « à froid » si l'on peut dire.

La figure de Bon papa

De cette recherche en forme d'enquête et de rencontres devrait apparaître le portrait protéiforme de mon grand-père.

Loin de l'univoque.

C'est m'approcher de lui comme jamais on ne peut le faire, à travers de multiples regards (familiaux, amicaux, historiques...).

Quelques photos ; en uniforme, avec ses enfants, lors de délégations ou de réunions en tant que SOL (photos retrouvées aux archives départementales) toujours ce visage sévère et impénétrable. Un homme à l'élégance discrète, en retenue.

De nombreuses lettres ; celles qu'il m'écrivait témoigneront de notre relation, celles destinées à mon père, son enfant chéri, que j'ai retrouvées pèle mèle dans des cartons poussiéreux et oubliés. Des lettres en hiéroglyphes, difficilement déchiffrables, pleines de lyrisme, d'emphase, de référence au « Seigneur » mais aussi d'affection. Beaucoup de cartes postales religieuses, quelques vues de la nature du Jura.

Laisser voir les contradictions, les demi-teintes, les incertitudes.

Essayer de me mettre dans son regard : un homme attaché à des principes, comme la maxime de la Légion étrangère qu'il admire « Honneur et fidélité », ou celle des SOL : « Faire face ». Finalement un homme dépassé par son temps, fidèle à une certaine idée de la grandeur, mais qui va l'éloigner de ses enfants.

C'est le portrait d'une certaine France qui se dégage à travers celui d'Henri Férault, à la fois désuet et « vieille France », mais aussi rattaché à une extrême droite virulente, à laquelle il restera fidèle toute sa vie.

En filigrane : la transmission

Transparaîtra la question des générations.

C'est ma recherche qui fait le lien, mais le maillon principal en est mon père.

C'est lui qui s'est dégagé petit à petit du sillon paternel, jusqu'à nous transmettre des valeurs toutes opposées à celles qui s'étaient jusque là reproduites automatiquement.

C'est ainsi que mes parents m'ont appelée Leïla, en rupture aussi bien avec les origines catholiques traditionnelles qu'avec les origines juives.

Mais la transmission, et la question de ce que nous lèguent nos Pères s'est imposée malgré tout, dans le creux des ambivalences de mes parents.

Ce sera des allers-retours entre mon père et la figure de mon grand-père.

Mon père était trop proche pour se confronter à l'histoire de son père, il était difficile à ma mère de percer le silence, c'est à moi que revient de tenter de nous délester de ce passé enfoui. C'est peut-être ma génération qui peut affronter cette histoire là, tant au niveau personnel qu'historique.

Si la relation à mon grand-père est restée impossible malgré des tentatives d'approche, je chercherai à nouer un dialogue, à interroger certains de ses

contemporains (compagnons, résistants...) qui seuls pourront parler du vécu et du climat de l'époque.

La Mise en scène

C'est un film en forme de « work in progress » ; étant moi-même en jeu dans l'histoire du film, certaines directions pourraient évoluer, ou apparaître lors du tournage, puis du montage. Certaines recherches et rencontres ne sont pas tout à fait abouties, ainsi certains personnages s'adjoindront peut-être tandis que certains pourraient disparaître, ou s'avérer redondants.

Présentation des « protagonistes »

Trois groupes de témoins seront en scène.

La famille, dont mon père est le maillon principal, qui apporte toute l'ambivalence et la difficulté à appréhender le passé ; les témoins de l'époque de l'Occupation qui nous plongent dans l'histoire vécue et dans le climat de l'époque ainsi que des « passeurs » de l'histoire (archiviste, historien); les « compagnons » de l'après guerre à la disparition de mon grand-père qui décrivent un homme bon, un chrétien, visiteur de prisons et d'hôpitaux.

La famille

Mon père, un homme d'une soixantaine d'années (né en 1942), psychanalyste qui aime manier la parole. Grand, élégant (comme l'était Bon-papa, cf : photos) un visage expressif.

Je sais pour l'avoir expérimenté en repérage, qu'il faudra que je lui ménage des surprises pour qu'il abandonne l'analyse préconstruite qu'il pourrait me renvoyer.

Interroger ses souvenirs, les susciter grâce à des lettres, poèmes et photos que j'ai retrouvés entassés dans notre maison et qu'il n'a jamais regardés.

Puis lui révéler quels furent l'engagement et le statut de son père. Il se passe cette chose étrange d'une inversion des générations. J'en sais maintenant plus que mon père sur son propre père.

Je n'aurais pas pu faire ce film sans son accord. Il m'a soutenue dès que je lui ai parlé de mon projet, presque sans surprise, comme s'il savait que j'entreprendrais ces recherches un jour. Il a accepté le film avec la conscience que la part collective de notre histoire allait éclairer à sa manière un pan de la mémoire.

Ma mère, une petite femme, aux yeux bleus perçants. La belle cinquantaine, elle naît en 1948, après les tragiques épisodes que vit sa famille pendant la guerre. Précise et intense, elle peut être tranchante, surtout pour ce qui concerne Bon papa (depuis qu'une parole s'est libérée). J'évoquerai avec elle les silences, le secret qui perdure auprès de ma grand-mère. Elle transporte avec elle le poids de l'histoire de ses parents qui vient se confronter douloureusement au passé de Bon papa.

Ma grande tante, Thérèse, la sœur cadette de Bon papa. Religieuse défroquée, devenue professeur d'université, elle me tint lieu de grand-mère (Bonne maman étant morte avant ma naissance). Décédée en février dernier, je suis allée la filmer l'hiver précédent, dans sa maison de retraite de Montreux, en Suisse où elle vivait depuis trente ans. J'attendais beaucoup de sa parole, elle dont l'esprit vif et critique avait marqué mon enfance et ma jeunesse.

La scène se déroule dans un salon cossu de type bourgeois _ qui aurait pu être celui de mes arrières grands-parents me semble-t-il _ qui ferait oublier la maison médicalisée, si l'on ne devinait pas le fauteuil roulant de Thérèse. Elle répond laconiquement à mes questions me donnant la sensation que je fais les questions et les réponses ; et brusquement après m'avoir dit qu'elle ne se souvenait pas de la période où son frère était en prison, elle lance qu'il était très apprécié des autres prisonniers, avant de s'emporter d'un grand « mais c'est terrible ce que tu me racontes là! » lorsque j'évoque la peine d'indignité nationale de Bon papa. Il y eut quelques bribes fulgurantes puis le silence.

Saurais-je jamais si sa mémoire était totalement défaillante, ou si elle avait décidé de rester la dernière détentrice des secrets de mon grand-père ?

Mon oncle Bernard. C'est l'aîné des enfants, il naît en 1936 ; c'est donc celui qui a le plus de souvenirs de la guerre. C'est aussi le seul qui reste à Besançon où habitait Bon papa depuis 1947. Il fait la même école de laiterie et travaille dans les mêmes entreprises de Franche Comté que Bon papa. Cependant comme chacun des cinq enfants, il se détache des appartenances royalistes et d'extrême droite de son père. C'est avec lui que je découvrirai les lieux importants pour mon grand-père, du Jura et du Doubs, lui qui était attaché à la région qu'il avait choisie.

Ma tante Marie-France (et les deux derniers, Dominique et Marie-Agnès). Tous parisiens, célibataires sans enfants, ils ont « presque » oblitéré l'histoire de leur père.

Les mots « collaboration », « antisémitisme » les font frémir et ils les rejettent. Il n'est donc pas facile d'aborder ces questions qui sont ensevelies.

Je les réunirai dans l'appartement de Marie-France, dans l'immeuble que leur arrière grand père Jules fit construire dans le XVII^e arrondissement. Elle conserve la bague de camelot du roi que portait mon grand-père jusqu'à sa mort. Née en 1939 elle se souvient de l'arrestation de son père, de sa mère qui attendait le jugement au palais de justice de Lons le Saunier... Marie-Agnès, née en 1955, a elle, reçu les confidences de son père, concernant ses camarades de prison. Nous évoquerons leurs souvenirs ensemble, alors qu'ils ne s'en sont apparemment jamais parlés.

Sans doute est-ce notre entente et affection familiale qui les ont décidés à participer au film.

Ma sœur aînée, Elvira. Elle est importante dans le contraste que nous formons vis-à-vis de notre grand-père. Elle l'a, dit-elle « simplement » rayé de son existence, ou du moins s'en sent-elle totalement détachée. C'est aussi un moyen de confronter nos souvenirs, et de déterminer, en quelque sorte, le point de départ de ma recherche.

Les témoins de l'époque/ historien, archiviste...

Soixante ans après la guerre et l'Occupation c'était le dernier moment possible pour rencontrer des contemporains de mon grand-père qui auraient participé aux mêmes mouvements. Il n'a pas gardé d'amitiés de cette époque ; heureusement les archives sont ouvertes soixante ans après les faits et je peux mener mon enquête. Selon un historien, vu les responsabilités de mon grand-père au sein du SOL, dans le Jura, tout membre (ils étaient environ 120) le connaissait.

Je retrouve trois compagnons, en voici les deux principaux:

Georges Jobez, « exilé » en Lozère, il fut SOL, puis milicien actif. Venant d'une grande famille du Jura, éduqué dans les meilleurs collèges parisiens, cet homme de 90 ans, vit aujourd'hui dans une ferme reulée et isolée, de cette rude région. C'est effectuer un formidable retour dans le temps que de se trouver avec lui, chez lui, vivant comme un reclus avec sa femme et deux de ses fils. Il est resté pétrifié dans son idéologie, sans regret aucun.

Au demeurant c'est un beau vieillard, une sorte de force de la nature, rompu aux interrogatoires. Il est condamné à mort, gracié, il passe 9 ans en prison. Son dossier est accablant, c'est un milicien de la pire espèce.

Pour l'idéologie, elle se rapproche de celle à laquelle adhère mon grand-père ; il nous livre comme une image arrêtée de l'époque.

Il représente la pire image fantasmée de mon grand-père, cette peur sourde qui s'était établie comme un repoussoir entre nous quatre (mes parents, ma sœur et moi).

Emile Guy, 95 ans, ancien libraire recommandé par l'Eglise (journaux de l'époque) installé place de la Liberté à Lons-Le-Saunier (ville où habitait mon grand-père) la place principale, où se situait aussi le local du Service d'Ordre Légionnaire où travaillait Bon papa. Il figure sur une liste, trouvée aux archives contemporaines de Fontainebleau, indiquant pour le Jura, les membres du SOL n'ayant pas adhéré à la Milice. Après avoir accepté de me rencontrer, et m'annonçant qu'il se souvenait de mon grand-père, il s'est brusquement rétracté faisant état de sa vieillesse, de son oubli du passé, etc. C'est donc cette porte qui se ferme qu'il faudra filmer.

Raymond Chevin, résistant du groupe Combat. Petit monsieur, discret et attachant. Il vit au bout d'un chemin, à l'orée de la forêt, à 10 kms de Lons-le-Saunier. Son beau-frère fut lui aussi membre du SOL et emprisonné à la Libération. Un des chefs de Combat était royaliste, camelot du roi comme Bon papa. Son groupe de résistance fomenta un attentat contre le local du SOL, où mon grand-père travaillait quotidiennement en tant que chef. (J'ai la photo du local après l'explosion). Ils ont aussi envoyé des tracts, tentant de persuader les légionnaires de passer à la résistance. Il possède des photos de SOL à Lons-le-saunier, il peut reconnaître des personnes sur les photos qui me viennent des archives, ainsi que sur les papiers. C'est avec lui notamment que je comprends que tous se connaissent dans la région et combien les tensions sont encore vivaces.

Les passeurs de l'Histoire

Archivistes et historiens de la région témoigneront des lacunes des archives détruites en partie par le préfet qui sentant le vent tourner fit disparaître pas mal de traces en 1944, des braises encore vivaces du passé et du climat de silence qui règne chez les anciens, de la honte et de l'incompréhension que pouvait éprouver un membre de l'Action Française, un homme du Maréchal, à être jugé à la Libération, et surtout à être vilipendé comme « mauvais français ». Ces séquences se dérouleront aux archives départementales du Jura et à la bibliothèque de l'Archevêché de Montciel

(dans le Jura) avec des intervenants investis de leur fonction comme s'ils étaient garants des mystères et secrets de cette Histoire dont ils craignent qu'elle soit encore trop sensible.

Christophe Capuano, jeune historien de ma génération m'aidera à situer les éléments qui concernent mon grand-père dans leur contexte historique. Il a considérablement contribué à la reconstitution du puzzle du parcours de mon grand-père pendant l'Occupation ; par là-même il se trouve investi au même titre que les autres protagonistes du film ; j'évite le risque de la leçon d'histoire. C'est lui qui m'aide à définir les frontières si ténues de la collaboration et des nuances du soutien idéologique au régime de Vichy. La séquence principale se déroulera aux archives de Dijon, où se trouvent la plupart des documents qui concernent mon grand-père. Ce sont pour la plupart des papiers qui émanent de l'enquête effectuée par le ministère de l'intérieur en 1947 sur les procès de l'Épuration. Ils permettent de suivre les différentes fonctions de mon grand-père au SOL puis à la Légion des Combattants et des volontaires de la Révolution Nationale. C'est une très belle salle d'archives à l'ancienne, en boiserie et aux livres en cuir, où l'on doit parler à voix basse.

Par ailleurs certaines archives images ou audio participeront à incarner ces temps révolus mais particulièrement représentatifs du parcours de mon grand-père (comme par exemple la prestation de serment des SOL, notamment les 21 points et le chant des cohortes qui se trouvent en annexe du dossier).

L'Histoire apparaîtra donc dans la mesure où elle éclairera les choix et les engagements de mon grand-père.

Les « compagnons » de l'après guerre

Ils représentent le contrepoint nécessaire. Une autre facette qui vient s'adjoindre au portrait de Bon papa.

Serge Royer, l'ancien prisonnier qui est l'auteur de l'épitaphe « Au grand père que je n'ai jamais eu ». La quarantaine, simple, émouvant. Dans l'innocence d'une relation ; il ne sait rien de la vie passée de Bon papa, bien qu'il l'ait vu très régulièrement pendant vingt ans. Ils sillonnaient la région, les villages, la nature ; faisaient de bons repas. Il a toujours cru qu'il était militaire ; mais jamais il ne lui a posé une question s'il ne parlait pas de lui-même. Tout jeune, Serge a fait de la prison pour des « conneries », mon grand-père ne lui aurait jamais demandé pourquoi ; il était

devenu son visiteur, Serge voulant rencontrer un militaire, et étrangement, c'est ce qui était inscrit sur la fiche de mon grand-père. Il lui manque, il était attaché à lui, l'émotion lui vient quand il parle « d'Henri »; il va de temps en temps sur sa tombe, y dispose des fleurs.

Sœur Michaud, religieuse hospitalière, elle a dans les soixante dix ans et vit aujourd'hui dans une maison de retraite pour religieuses, mitoyenne de la maison où Bon papa passa sa dernière année, en face du cimetière où il est enterré, et côte à la Basilique où mon père était enfant de chœur dans le quartier de Saint-Fergeux à Besançon. Elle est enjouée, simple, ouverte. Elle garde un bon souvenir de lui, passe le voir au cimetière quotidiennement, regarde la télévision dans le fauteuil qu'il lui a légué. Elle n'hésite pourtant pas à me dire qu'il était sectaire, à me demander les origines de ma mère, et à reconnaître que mon grand-père était déçu par son fils Philippe, mon père. Elle pense qu'il en souffrait, mais il en parlait à demi-mot, pris par une colère sourde. Contrairement à ce que je pouvais imaginer d'une religieuse qui accompagna mon grand-père dans la mort, c'est la seule personne qui me parle ouvertement et me dise sans ambages que les origines de ma mère le dérangent, que la voie choisie par mon père lui déplaisait.

La Dramaturgie

C'est un film à la première personne qui progressera comme une double enquête : celle qui concerne le passé de mon grand-père, et celle interne à la famille qui regarde les silences et ambivalences qui ont marqué notre rapport à Bon papa. Cette double investigation marque la structure du film.

Les deux pôles d'une histoire familiale liée au poids de l'Histoire sera posée d'emblée.

Voilà une hypothèse de départ :

On pourrait par exemple voir une jeune femme d'aujourd'hui (moi-même) regarder une photo d'une autre époque, celle d'un jeune homme en uniforme (mon grand-père) ; la photo prendrait bientôt tout le cadre de l'écran et on entendrait en off une archive audio de la prestation de serment des SOL (cf annexes : les 21 points du Service d'Ordre Légionnaire) qui eut lieu à Lyon le 12 juillet 1942 (Mon grand père en était). Ce serait par exemple :

*« Etes-vous pour le redressement de l'âme française
Contre le scepticisme, pour la foi,
Contre l'anarchie, pour la discipline,
Contre l'égalitarisme, pour la hiérarchie,
Contre la dissidence gaulliste, pour l'unité française,
Contre le bolchevisme, pour le nationalisme,
Contre la lèpre juive, pour la pureté française... »*

Puis en chœur :

« Je m'engage sur l'honneur à servir la France et le Maréchal Pétain, chef de la Légion, à consacrer toutes mes forces à faire triompher la Révolution nationale et son idéal suivant les ordres de mes chefs et la discipline librement consentie du SOL ».

Noir, le titre du film « Bon papa » qui amorce l'idée de la contradiction avec ce qu'on vient d'entendre : la dualité qui sera explorée tout le long du film. On pourrait me voir lire une lettre de mon grand-père, qui commencerait par exemple par « merci ma très chère petite fille pour la très gentille lettre que j'ai eu la joie de recevoir (...) Je te prends dans mes bras, et t'embrasse ma très aimée petite fille. »

L'archive reviendrait à d'autres moments, dans sa continuité, comme un document historique auquel mon grand-père est lié. Avec Georges Jobez par exemple, qui évoque sa propre prestation de serment en en minimisant l'importance (ce qui est en contradiction avec les images d'archives). En même temps que le passé de mon grand père s'éclairerait, il s'inscrirait dans un contexte historique concret et précis.

Le spectateur est ainsi placé dans le même processus de découverte que j'ai moi-même connu. Cela crée du suspens ou tout au moins une attente.

Après la première séquence décrite, on plongerait dans une scène de l'intime : par exemple avec ma sœur. On est alors avec les deux petites filles de Henri Férault qui évoquent leur grand-père si peu connu, et la complexité de leur rapport, lié notamment au tabou provoqué par l'Histoire.

Ensuite pierre à pierre on me verra mener conjointement l'enquête du passé de Bon papa (aux archives puis auprès de personnes qui auraient pu le connaître, Georges Jobez, Emile Guy...), et l'enquête familiale.

Mes origines juives maternelles seront abordées dans la dernière partie du film. Elles viendront nourrir et répondre à la dualité et complexité de l'histoire. Cela permettra aussi de ménager une tension dramatique pour le spectateur.

Ce sont les grandes lignes directrices, sachant qu'au montage les scènes citées prendront peut-être une autre forme.

La voix off

J'envisage d'utiliser -modérément - une voix off. Ce sera ma voix.

Elle viendra soutenir la narration, aider aux articulations, à la progression des enquêtes. Elle sera parfois comme un carnet de bord, en forme de voyage intérieur.

Mais elle sera soit factuelle, descriptive, jamais sentimentale ou psychologique, plutôt dans une certaine aridité.

L'alter ego

C'est le film de ma quête : je serai donc le fil conducteur et toujours présente. C'est la prégnance de mon questionnement et ma recherche de compréhension qui feront avancer le film.

Cependant je ne serai pas présente à l'image de la même manière, selon mes interlocuteurs.

Avec les membres de ma famille, je serai à l'image au même titre que celui ou ceux que j'interrogerai, car ce qui m'intéresse c'est la relation, dans ce qu'elle a de matériel : c'est la mise en scène de la relation. C'est une manière de faire ressortir les ambivalences, les silences...

Avec Serge, « le prisonnier à l'épitaphe » nous apparaîtrons aussi ensemble ; comme une représentation de notre histoire commune mais opposée, quant à « notre » grand père.

Avec les témoins de l'histoire, le plus souvent on me percevra sans me voir directement (en amorce, de profil, les mains). On est plus là dans l'enquête, dans la recherche de faits, ce qui ne nécessite pas ma présence.

Les rencontres-interviews prendront à de nombreux moments la forme du dialogue. Je serai seule par moments : d'un lieu à un autre, d'une rencontre à une autre, sur une route, dans un train, aux archives. C'est la marque de ma démarche solitaire et personnelle.

Etant la réalisatrice, ce moi à l'écran devient un personnage du film, une sorte d'alter ego.

La mise en situation de la parole

A chaque entretien un dispositif particulier.

Le choix du lieu est souvent déterminant : pour l'émergence de la parole et pour son pouvoir de suggestion.

Avec ma sœur, la séquence se déroulera dans l'escalier de notre maison d'enfance où nous aimions nous retrouver pour parler. Chacune sur une marche de hauteur différente, tendue l'une vers l'autre, ainsi les corps ne seront pas figés.

Avec Serge, nous nous retrouverons sur la tombe de mon grand-père. On verra chacun de nos visages, émus mais sans doute silencieux par tout ce qui nous sépare.

Ce pourrait être le lieu commun à sœur Michaud, qui vit en face du cimetière et effectue journallement une visite aux tombes de ceux qu'elle connaît.

Il y aura une séquence avec mes parents dans la cuisine de la maison familiale, lors de la préparation d'un repas, ce qui permettra une parole libre, et surtout proche de notre relation familiale. Cela évitera de figer et d'alourdir la discussion.

Avec mon père, j'irai dans des lieux où nous ne sommes jamais allés ensemble : l'Action française par exemple où il a travaillé et rencontré Xavier Vallat. Peut-être que tout simplement ça se passera dans la maison familiale, avec mes lettres et ses lettres que j'ai trouvées au fond d'un placard, ainsi que les papiers qu'il ne connaît pas encore et qui dévoilent les activités de Bon papa pendant l'Occupation. Je réfléchis encore au lieu idéal...

Avec ma mère nous parlerons dans le fond du jardin, au milieu des grands arbres, qui représentent m'a-t-elle dit un jour, ses ancêtres morts sans tombes (ses grands parents auraient été fusillés dans une forêt).

Avec Georges Jobez (le milicien que j'ai déjà filmé), je chercherai à faire passer au spectateur l'extrême difficulté que j'ai eu à obtenir sa parole. Ainsi le cadre joue sur le rapport, sur la manière de percevoir. Il est filmé de biais (de profil ou de trois quart) ce qui traduit l'inconfort, la difficulté.

La rue de la Chevalerie, où se trouve le tribunal et la prison de Lons le Saunier, pourrait faire écho aux 21 points du SOL qui vantent la Chevalerie des Temps nouveaux. Ce pourrait être un moyen d'introduire la prison.

J'alternerai entre des interviews classiques et certaines mises en situations.

J'aurai avec moi des photos, des poèmes (de mon grand père), des lettres, des papiers d'archives, inconnus du protagoniste, qui susciteront aussi des réactions.

Les rencontres n'auront pas lieu pour la première fois, par contre j'aurai conservé un certain nombre d'éléments inédits pour que la vie, la réaction sensible aient plus de chance de surgir.

Annexes

Les 21 points du Service d'Ordre légionnaire

- « Etes-vous pour le redressement de l'âme française ?
 - « Contre l'égoïsme bourgeois, pour la solidarité humaine,
 - « Contre le scepticisme, pour la foi,
 - « Contre l'apathie, pour l'enthousiasme,
 - « Contre la routine, pour l'initiative,
 - « Contre l'influence, pour le mérite,
 - « Contre l'individualisme, pour la société,
 - « Contre l'ancienneté, pour la valeur ?

- « Etes-vous pour la reconstruction d'un ordre politique conforme au génie français :
 - « Contre l'anarchie, pour la discipline,
 - « Contre l'égalitarisme, pour la hiérarchie,
 - « Contre la vaine liberté, pour les vraies libertés
 - « Contre la démagogie, pour la vérité,
 - « Contre la démagogie, pour l'autorité ?

- « Etes-vous pour un ordre social juste et humain ?
 - « Contre l'anonymat des trusts, pour la noblesse du métier,
 - « Contre le capitalisme international, pour le corporatisme français,
 - « Contre la tutelle de l'argent, pour la primauté du travail,
 - « Contre la condition prolétarienne, pour la justice sociale ?

- « Etes-vous ...
 - « Contre la dissidence gaulliste, pour l'unité française,
 - « Contre le bolchevisme, pour le nationalisme,
 - « Contre la lèpre juive, pour la pureté française,
 - « Contre la franc-maçonnerie païenne, pour la civilisation chrétienne ?

- « Etes-vous
 - « Contre l'oubli des crimes, pour le châtement des coupables.
 - « Pour réaliser ces formules êtes-vous prêts à consentir le sacrifice total que le chef vous commande ?
 - « Accomplissant un geste rituel, vous allez placer un genou en terre en signe d'humilité et de dévotion envers le Maréchal, en qui la France s'incarne.
 - « C'est de lui, qu'après avoir prêté serment, vous allez recevoir l'investiture SOL.
 - « A genoux.
 - « Ecoutez par ma voix le serment que le Chef vous demande :
 - « Je m'engage sur l'honneur à servir la France et le Maréchal Pétain, chef de la Légion, à consacrer toutes mes forces à faire triompher la Révolution nationale et son idéal suivant les ordres de mes chefs et la discipline librement consentie du SOL.
 - « Sol, debout ! »

Le Chant des cohortes ; hymne du SOL puis de la Milice

Le sauveur de la France immortelle
A fait luire un radieux idéal
Le vainqueur de Verdun nous appelle,
Répondons : « Présents ! » au Maréchal !

Accourez dans nous dures cohortes,
Ô vous tous que grisent les combats :
Le SOL fera la France forte
Par ceux-là qui ne trembleront pas !

Pour qu'enfin la nation se redresse
SOL, nous irons jusqu'au bout !
Modelons une ardente jeunesse
Et nos morts seront contents de nous !

Nous servirons de toute notre âme
Le SOL, son Chef et la Nation :
SOL, la Nation nous réclame
Pour que vive la Révolution !

Pour les hommes de notre défaite
Il n'est pas d'assez dur châtement
Nous voulons qu'on nous livre les têtes.
Nous voulons le poteau infâmant !

SOL, faisons la France pure :
Bolchevicks, francs-maçons ennemis,
Israël, ignoble pourriture,
Ecoeurée, la France vous vomit.

Refrain

A genoux, nous fîmes le serment,
SOL de mourir en chantant
S'il le faut pour la nouvelle France
Amoureux de gloire et de grandeur,
Tous unis par la même ferveur
Nous jurons de refaire la France :
A genoux, nous fîmes ce serment.